

CHAPITRE XXVII

De ce moment, Lygie ne fit que de rares apparitions dans la salle commune et se rapprocha moins fréquemment du malade. Mais elle ne retrouvait pas le calme de son âme. Elle voyait que Vinicius la suivait d'un regard suppliant, qu'il attendait d'elle une parole ainsi qu'une grâce, qu'il souffrait sans oser se plaindre, de peur de la rebuter, et qu'elle seule était pour lui la santé et la joie. Alors son cœur débordait de pitié. Elle ne fut également pas longue à s'apercevoir que plus elle s'efforçait de l'éviter, plus grandissait sa pitié pour lui, et que par cela même il faisait naître en elle des sentiments de plus en plus tendres. Il n'y avait plus de calme pour elle. La pensée lui venait que son devoir était précisément de rester toujours à ses côtés, d'abord parce que la doctrine divine lui prescrivait de rendre le bien pour le mal, et ensuite parce que, par des conversations avec lui, elle pourrait peut-être le gagner à cette doctrine. Mais en même temps sa conscience lui répondait qu'elle cherchait à se leurrer, et qu'elle était attirée par autre chose, son amour à lui et la séduction qu'il exerçait sur elle.

Une lutte intérieure, qui devenait de jour en jour plus pénible, se livrait en elle. Par moments, elle se sentait prise dans un filet d'autant plus enchevêtré qu'elle tentait davantage de s'en délivrer. Il lui fallait s'avouer que la présence de Vinicius lui devenait indispensable, que sa voix lui était toujours plus chère et qu'elle devait rassembler toutes ses forces pour résister au désir qu'elle avait de demeurer auprès de sa couche. Quand elle s'approchait de lui et qu'elle le voyait tout rayonnant à sa vue, son cœur s'emplissait de joie. Un jour, elle aperçut des traces de larmes à ses cils et, pour la première fois, la pensée lui vint qu'elle pourrait les sécher avec des baisers. Aussitôt effarée et

pleine de mépris pour elle-même, elle passa à pleurer toute la nuit qui suivit.

Vinicius, lui, était devenu aussi patient que s'il avait fait vœu de patience. Quand ses yeux s'allumaient d'irritation, de révolte et de colère, il s'efforçait d'en éteindre au plus vite l'éclat et regardait Lygie avec inquiétude, comme pour lui en demander pardon. Alors, les sentiments de la jeune fille à son égard prenaient une nouvelle force. Elle n'eût jamais supposé qu'on pût l'aimer ainsi, et lorsqu'elle y songeait, elle se sentait en même temps coupable et heureuse.

En réalité, Vinicius s'était comme transformé. Ses entretiens avec Glaucos ne respiraient plus le même orgueil. Il s'avisait que ce pauvre esclave médecin, et la vieille Myriam qui l'entourait de ses soins, et Crispus, toujours en prières, étaient, eux aussi, des êtres humains. Ces idées le surprenaient, mais n'en existaient pas moins. Il finit par aimer Ursus, avec qui il passait à converser des journées entières. Car il pouvait lui parler de Lygie : le géant était intarissable sur ce chapitre, et, tout en soignant le malade, il commençait à lui témoigner une sorte d'affection. Lygie avait toujours été pour Vinicius un être d'une autre essence, incomparablement supérieure à ceux qui l'entouraient. À présent, il commençait à étudier aussi avec plus d'attention les simples et les humbles – ce qu'il n'avait jamais fait auparavant – et chez eux aussi il découvrait des qualités dignes d'estime, dont il n'avait eu jusqu'ici aucun soupçon.

Nazaire seul ne trouvait pas grâce devant lui, car il supposait au jeune garçon l'audace d'être amoureux de Lygie. Longtemps, il est vrai, il résista à l'envie de lui témoigner son aversion. Mais comme, un jour, l'adolescent avait apporté à la jeune fille deux cailles, payées d'un argent péniblement gagné, le descendant des Quirites se réveilla en Vinicius, pour qui l'enfant d'un peuple étranger valait moins que le plus misérable mendiant. Entendant Lygie le remercier, il pâlit et, tandis que Nazaire était allé chercher de l'eau pour les oiseaux, il dit :

« Lygie, comment peux-tu souffrir qu'il t'offre des présents ? Ignores-tu donc que les Grecs appellent ceux de sa nation : ces chiens de Juifs ?

– Je ne sais comment les appellent les Grecs, mais je sais que Nazaire est chrétien et qu'il est mon frère. »

Elle le regarda avec tristesse et surprise, car elle était déshabituée de constater chez lui de tels accès de violence. Lui, serra les dents, pour ne pas se récrier qu'il ferait mourir un tel frère sous le bâton, ou l'enverrait, les fers aux pieds, bêcher la terre dans ses vignobles de Sicile... Toutefois, il se contint, étouffa sa colère et dit :

« Pardonne-moi, Lygie ; c'est que, pour moi, tu es fille de roi et l'enfant adoptive des Plautius. »

Et il sut si bien se dominer que, lorsque Nazaire rentra dans la chambre, il lui promit de lui faire don, à son retour dans sa villa, d'une couple de paons ou de flamants, qui foisonnaient dans ses jardins.

Lygie comprenait combien lui coûtaient ces victoires sur lui-même, et plus elles étaient fréquentes, plus son cœur inclinait vers lui. Mais, en ce qui touchait Nazaire, il avait moins de mérite qu'elle ne le supposait. Il pouvait avoir eu un instant quelque ressentiment contre lui, mais non de la jalousie. En réalité, le fils de Myriam ne valait à ses yeux pas plus qu'un chien ; c'était, du reste, un gamin, incapable d'aimer Lygie autrement que d'un amour inconscient et soumis. La véritable lutte que devait soutenir le jeune tribun, c'était pour se mettre d'accord, même tacitement, avec la vénération dont ces gens entouraient le nom du Christ et sa doctrine. Aussi Vinicius éprouvait-il d'étranges sentiments. Cette doctrine, quelle qu'elle fût, était celle que professait Lygie et que, par là même, il était prêt à reconnaître. Plus ses forces lui revenaient, mieux il se rappelait la série des événements qui s'étaient déroulés depuis cette nuit de l'Ostrianum, les pensées, les réflexions qui avaient depuis traversé son cerveau, et plus aussi il s'étonnait de la puissance surnaturelle de cette religion qui transformait si radicalement l'âme humaine. Il comprenait que cette doctrine était quelque chose d'insolite, encore ignorée de tous, et il se disait que si elle venait à embrasser le monde entier, à lui infuser son amour et sa miséricorde, alors commencerait une ère semblable à celle où régnait sur l'univers non pas Zeus, mais Saturne. Il n'osait douter ni de l'origine miraculeuse du Christ, ni de sa résurrection, ni des autres miracles. Les témoins qui en parlaient inspiraient trop de confiance, ils étaient de trop bonne foi et fuyaient trop le mensonge pour qu'on pût douter de leurs

récits. Enfin, tout en négligeant de croire aux dieux, le scepticisme romain croyait aux miracles.

Vinicius se trouvait donc en présence d'une étrange énigme qu'il était impuissant à résoudre.

D'autre part, cette doctrine lui semblait, plus que toute autre, en opposition avec l'ordre de choses existant, impraticable dans la vie et insensée. D'après lui, à Rome et sur toute la terre, les hommes pouvaient être mauvais, mais partout l'organisation sociale était bonne. Si, par exemple, César eût été digne, si le Sénat n'eût point été composé d'ignobles débauchés, mais de gens comme Thraséas, qu'eût-on pu souhaiter de mieux ? Le monde romain, la puissance romaine, n'était-ce pas là d'excellentes choses ? La division en castes n'était-elle pas sensée et juste ? Et pourtant, songeait Vinicius, la doctrine chrétienne devait troubler tout cet ordre, détruire la toute-puissance et niveler les inégalités humaines. Que deviendraient alors la suprématie et la grandeur de Rome ? Rome pouvait-elle renoncer à l'empire du monde, traiter d'égale à égal avec ce troupeau de peuples vaincus ? Autant de choses qui ne pouvaient entrer dans la tête d'un patricien.

De plus, cette doctrine était contraire à ses goûts, à ses habitudes, à son caractère, à sa conception de la vie. Il ne pouvait, dans le cas où il l'adopterait, s'imaginer une telle simplification de son existence. Elle l'intimidait, elle l'étonnait, et toute sa nature se révoltait contre elle. Il sentait aussi qu'elle seule le séparait de Lygie, et cette pensée lui faisait haïr cette doctrine de toute son âme.

Toutefois, il pouvait déjà comprendre que c'était elle qui avait marqué Lygie de cette beauté extraordinaire, inexplicable ; elle qui avait fait naître dans son cœur à lui, outre l'amour, le respect, outre le désir, l'adoration ; elle qui avait fait de la jeune fille l'être le plus cher au monde. Et alors, il se reprenait à aimer le Christ, se disant qu'il fallait ou L'aimer ou Le haïr, mais non rester indifférent. Il était comme heurté par deux vagues opposées : il hésitait dans ses idées, dans ses sentiments, sans pouvoir arrêter son choix ; et il finissait par incliner la tête, par honorer en silence ce Dieu qu'il ne comprenait pas, par le vénérer, uniquement parce qu'il était le Dieu de Lygie.

Celle-ci voyait bien ce qui se passait en lui. Elle se rendait compte de cette lutte intérieure et de la répulsion de sa nature

pour cette doctrine. Cela l'attristait mortellement ; mais, d'autre part, le respect tacite qu'il vouait au Christ éveillait sa compassion, sa pitié et sa reconnaissance et l'attirait vers lui. Elle se rappelait Pomponia Græcina et Aulus. La pensée que par-delà la tombe elle ne retrouverait plus Aulus était pour Pomponia une cause perpétuelle de tristesse. Lygie comprenait mieux à présent cette amertume et cette douleur. Elle avait, elle aussi, rencontré un être cher ; et la séparation éternelle les menaçait. Parfois cependant elle se berçait de l'espoir que l'âme de Vinicius s'ouvrirait aux vérités chrétiennes. Mais c'étaient là de courtes illusions. Elle le connaissait et le comprenait bien déjà : Vinicius chrétien ! Ces deux mots ne pouvaient se concilier, même dans sa tête inexpérimentée. Si Aulus, sage et pondéré comme il l'était, ne pouvait se convertir au christianisme sous l'influence de l'intelligente et vertueuse Pomponia, comment Vinicius le pourrait-il ? Aucune réponse n'était possible, ou plutôt il n'y en avait qu'une : pas d'espoir, pas de salut !

Lygie reconnut avec effroi que la condamnation suspendue sur lui, loin de provoquer en elle de l'aversion, lui inspirait une pitié qui le lui rendait plus cher encore. Et, par moments, il lui prenait envie de lui parler franchement de son ténébreux passé.

Or, un jour qu'assise auprès de lui, elle lui disait que, hors de la doctrine chrétienne, il n'y avait pas de vie, lui, qui commençait à récupérer ses forces, se souleva sur son bras valide, posa soudain sa tête sur les genoux de la jeune fille et lui dit :

« La vie, c'est toi ! »

Alors, Lygie cessa de respirer ; la conscience l'abandonna et une sorte de tressaillement de plaisir courut dans tout son être. De ses mains elle le prit aux tempes, s'efforça de lui soulever la tête, mais dans cet effort, elle se pencha si bien vers lui que ses lèvres frôlèrent les cheveux de Vinicius. Ce fut un instant d'ivresse et de lutte contre eux-mêmes et contre un amour qui les poussait aux bras l'un de l'autre. Enfin Lygie, sentant la tête lui tourner et une flamme lui parcourir les veines, se releva et s'enfuit. C'était la dernière goutte qui allait faire déborder le vase.

Vinicius ne se doutait pas de quel prix il allait payer cette minute de bonheur. Mais Lygie avait compris qu'elle-même, dorénavant, avait besoin de secours. Elle passa la nuit suivante dans l'insom-

nie, dans les larmes et la prière, persuadée qu'elle était indigne de prier et même d'être exaucée. Le lendemain, elle quitta de bonne heure le cubicule, appela Crispus au jardin et, sous le berceau fait de lierre et de liserons desséchés, elle lui ouvrit toute son âme, le suppliant de lui permettre de quitter la maison de Myriam : car elle n'avait plus confiance en elle-même et ne pouvait plus arracher de son cœur son amour pour Vinicius.

Crispus était un homme âgé, rude, et sans cesse en extase ; il approuva le projet de départ, mais n'eut pas un mot de pardon pour cet amour dans lequel il ne voyait que péché. Son cœur s'enfla d'indignation à la seule pensée que cette Lygie, cette fugitive qu'il protégeait, qu'il aimait, qu'il avait affermie dans la foi, qu'il tenait jusqu'ici pour un lis immaculé, poussé sur le sol de la doctrine chrétienne et que n'avait encore pollué aucun souffle terrestre, pouvait trouver de la place en son âme pour un amour autre que l'amour divin. Il avait cru jusqu'alors que, dans le monde entier, aucun cœur plus pur n'avait battu pour le Christ ; il se proposait de le lui offrir comme une perle, comme un trésor, comme une œuvre précieuse façonnée de ses mains, et sa déception le comblait de stupéfaction et d'amertume.

« Va et demande à Dieu pardon de tes fautes, lui dit-il avec sévérité. Fuis, avant que l'esprit malin qui t'a ensorcelée t'entraîne à la chute complète et que tu renies le Sauveur. Dieu est mort sur la croix pour racheter ton âme de son sang, et tu as préféré aimer celui qui a voulu faire de toi sa concubine. Par miracle, Dieu t'avait tirée de ses mains, et toi, tu as ouvert ton cœur à une passion impure, tu as aimé le fils des ténèbres. Et qui est-il, cet homme ? L'ami et le serviteur de l'Antéchrist, son compagnon de crimes et de débauches. Où te mènera-t-il, sinon dans ce gouffre et dans cette Sodome où il vit lui-même et que la flamme de la colère divine anéantira ? Je te le dis : mieux vaudrait que tu fus morte, que les murs de cette maison eussent coulé sur ta tête avant que ce serpent se fût glissé dans ta poitrine pour y répandre le venin de son iniquité ! »

Il s'exaltait de plus en plus. La faute de Lygie n'excitait pas seulement sa colère, mais encore son mépris pour toute la nature humaine, pour celle surtout de la femme, que la doctrine chrétienne elle-même ne pouvait garantir contre les faiblesses de

l'Ève. Il lui importait peu que la jeune fille fût demeurée pure, qu'elle voulût fuir cet amour et s'en repentît avec douleur. Il avait voulu en faire un ange, l'élever jusqu'au sommet où ne planait que l'amour du Christ. Et voici qu'elle s'éprenait d'un augustan. Cette pensée emplissait son cœur de courroux mêlé de désillusion. Non, il ne pouvait le lui pardonner. Des paroles enflammées comme des charbons ardents lui brûlaient les lèvres. Il luttait cependant pour ne pas les prononcer et se contentait de brandir ses bras décharnés au-dessus de la jeune fille épouvantée. Elle se sentait coupable, mais sa faute ne lui paraissait pas si grande. Elle croyait même que son départ de la maison de Myriam serait une victoire sur la tentation et rachèterait cette faute. Mais Crispus l'écrasait : il lui montrait la misère et l'imperfection de son âme, toutes choses qu'elle soupçonnait si peu. Elle aurait cru même que le vieux pasteur, si paternel à son égard depuis sa fuite du Palatin, lui témoignerait un peu de pitié, la consolerait, lui rendrait force et courage.

« J'offre à Dieu ma déception et ma douleur, clamait-il ; mais toi, tu as déçu le Sauveur lui-même en descendant dans un marécage aux émanations fétides qui ont empoisonné ton âme. Cette âme, tu pouvais l'offrir au Christ, tel un vase précieux, et Lui dire : "Seigneur, remplis-le de ta grâce !" et tu as mieux aimé l'offrir à qui sert le malin. Que Dieu te pardonne, qu'il ait pitié de toi, parce que moi... tant que tu n'auras pas rejeté ce serpent... moi, qui te considérais comme une élue... »

Tout à coup il s'arrêta en s'apercevant qu'ils n'étaient plus seuls.

Il venait de voir, à travers les liserons desséchés et le lierre toujours vert, deux hommes, dont l'un était l'apôtre Pierre. Tout d'abord il ne put reconnaître le second, dont le visage était en partie caché par un manteau tissé de poils, appelé *cilicium*, et il crut un moment que c'était Chilon.

Aux éclats de voix de Crispus, les nouveaux venus avaient pénétré sous la tonnelle et s'étaient assis sur un banc. Quand le compagnon de Pierre laissa voir sa face d'ascète et son crâne chauve, orné seulement aux tempes de cheveux en boucles, ses paupières rouges, son nez recourbé, tout son visage laid, mais en même temps inspiré, Crispus reconnut Paul de Tarse.

Lygie était tombée à genoux et, incapable de prononcer une parole, cachait sa petite tête éplorée dans les plis du manteau de l'Apôtre.

Et Pierre dit :

« Paix à vos âmes ! »

Voyant la jeune fille à ses pieds, il demanda ce qui se passait. Crispus lui répéta alors l'aveu de Lygie, lui dit son amour coupable, son intention de fuir la maison de Myriam, et aussi sa propre douleur de voir cette âme, qu'il voulait offrir au Christ, pure comme une larme, ternie maintenant par un sentiment terrestre pour un familier de ces crimes où s'enlisait le monde païen et qui appelaient le châtement divin.

Durant son récit, Lygie demeurait prosternée aux pieds de l'Apôtre, comme pour implorer du secours, ou tout au moins un peu de pitié.

Après avoir écouté jusqu'au bout, Pierre se baissa, posa sa main ridée sur la tête de Lygie, puis, levant les yeux vers le vieux prêtre :

« Crispus, n'as-tu pas entendu dire qu'aux noces de Cana, notre Divin Maître bénit l'amour de l'épouse et de l'époux ? »

Les bras de Crispus retombèrent, et surpris, muet, il considéra l'Apôtre.

Après un instant de silence, celui-ci lui demanda encore :

« Crispus, peux-tu croire que le Christ, qui permit à Marie de Magdala de se prosterner à ses pieds et qui pardonna à la pécheresse, détournerait sa face de cette enfant pure comme un lis des champs ? »

Lygie, en sanglotant, se pressa plus fortement contre les pieds de l'Apôtre ; elle comprit qu'elle n'avait pas en vain cherché protection auprès de lui. Il releva la face baignée de larmes de la vierge, en lui disant :

« Tant que les yeux de celui que tu chéris ne seront pas ouverts à la lumière de la vérité, évite-le, de crainte qu'il ne t'induisse en péché, mais prie pour lui et sache que ton amour n'est pas coupable. Et ta volonté de fuir la tentation te sera comptée comme un mérite. Ne te chagrine pas et ne pleure pas, car, je te le dis, la grâce du Sauveur ne t'a pas abandonnée ; tes prières seront exaucées et, après l'affliction, viendront des jours d'allégresse. »

Il imposa les mains sur les cheveux de Lygie et, levant les yeux au ciel, il la bénit. Son visage était illuminé d'une bonté céleste.

Crispus, déconcerté, tentait maintenant de se justifier :

« J'ai péché contre la miséricorde, dit-il, mais je croyais qu'en laissant envahir son cœur par un amour terrestre, elle avait renié le Christ... »

Pierre répondit :

« Moi, je l'ai renié trois fois, et pourtant il m'a pardonné et m'a institué le pasteur de son troupeau.

– ... Et puis, dit encore Crispus, Vinicius est un augustan...

– Le Christ a attendri des cœurs plus durs », répliqua Pierre.

Alors, Paul de Tarse, silencieux jusque-là, posa le doigt sur sa poitrine et déclara :

« Je suis celui qui persécutait et vouait à la mort les serviteurs du Christ. C'est moi qui, durant le supplice d'Étienne, gardais les vêtements de ceux qui le lapidaient. Je voulais bannir la Vérité de partout où il y a des hommes, et cependant le Seigneur m'a destiné à la prêcher par toute la terre. Je l'ai répandue en Judée, en Grèce, dans les îles, et dans cette ville impie quand j'y suis venu, prisonnier, pour la première fois. Et maintenant que Pierre, mon supérieur, m'a appelé près de lui, je viens dans cette maison pour incliner une tête altière aux pieds du Christ et jeter le bon grain dans ce terrain pierreux que le Seigneur rendra fertile pour qu'il produise une abondante moisson. »

Il se leva, et ce petit homme voûté parut en ce moment à Crispus ce qu'il était en réalité, un géant qui devait ébranler le monde sur ses fondements, et qui se rendrait maître des peuples et des continents.

CHAPITRE XXVIII

PÉTRONE À VINICIUS

De grâce, carissime, n'imité dans tes lettres ni les Lacédémoniens, ni Jules César. Si au moins tu avais pu écrire comme celui-ci : Veni, vidi, vici !, je comprendrais ton laconisme. Mais ta lettre ne signifie que : Veni, vidi, fugi ! Comme une pareille conclusion est absolument contraire à ta nature, car tu as été blessé, il s'est passé des choses extraordinaires, et cela demande des éclaircissements. Je n'en ai pu croire mes yeux en lisant que ce Lygien a étouffé Croton aussi aisément qu'un chien calédonien étrangle un loup dans les gorges de l'Hibernie. Cet homme vaut son pesant d'or, et il ne tiendrait qu'à lui de devenir le favori de César. À mon retour en ville, il faudra que je lie plus ample connaissance avec lui ; je le ferai couler en bronze. Barbe-d'Airain crèvera de curiosité quand je lui dirai que c'est une statue d'après nature. Les beaux corps d'athlètes se font de plus en plus rares en Italie comme en Grèce. Pour l'Orient, n'en parlons pas. Quant aux Germains, quoiqu'ils soient de haute stature, leurs muscles sont noyés de graisse : plus de masse que de force. Informe-toi si ce Lygien est unique en son genre, ou si dans son pays on en trouve d'autres de sa sorte. Si toi ou moi étions chargés un jour d'organiser des jeux, il serait bon de savoir où chercher les corps les mieux bâtis.

Enfin, grâce aux dieux de l'Orient et de l'Occident, tu es sorti sauf de telles mains. Si tu es encore vivant, tu le dois sans doute à ta qualité de patricien, fils d'un personnage consulaire. Mais toutes ces aventures me stupéfient grandement : ce cimetière où tu fus parmi des chrétiens, ces chrétiens eux-mêmes, leur conduite à ton égard, la nouvelle fuite de Lygie, enfin cette tristesse et cette inquiétude qui s'exhalent de ta courte lettre. Explique-moi tout cela, car il y a quantité de choses que je ne comprends pas ; et si tu veux la vérité, je ne comprends ni les chrétiens, ni toi, ni Lygie. Ne t'étonne pas de ce que, ne m'intéressant généralement à rien, sinon à

ma personne, je t'interroge avec tant de souci. J'ai contribué à ce qui t'est arrivé et, à vrai dire, cela me regarde. Écris bien vite, car je ne saurais prévoir exactement quand nous nous reverrons. Les vents au printemps ne sont pas plus variables que les projets dans la tête de Barbe-d'Airain. Séjournant aujourd'hui à Bénévent, il a l'intention de s'en aller droit en Grèce et de ne pas revenir à Rome. Cependant Tigellin lui conseille d'y rentrer, du moins pour un certain temps, car le peuple, regrettant trop sa personne (lis : le pain et les jeux) finirait par se fâcher. Or, je ne sais à quoi on se décidera. Si l'Achaïe a le dessus, peut-être nous prendra-t-il envie d'aller en Égypte. J'insisterais volontiers pour que tu viennes nous rejoindre, car, dans ton état d'esprit, le voyage et nos distractions seraient, me semble-t-il, un excellent remède ; mais tu risquerais de ne plus nous trouver ici. En ce cas, tu préférerais peut-être aller te reposer dans tes propriétés de Sicile que de rester à Rome. Parle-moi longuement de toi dans ta lettre. Je ne te mande aucun souhait, sinon celui d'une bonne santé, car, par Pollux ! je ne sais que te souhaiter.

D'abord Vinicius n'éprouva pas la moindre envie de répondre. Une réponse ne servirait à rien ni à personne, n'éclaircirait et ne déciderait rien. Il devenait indifférent ; la vie lui paraissait vaine. Et puis, il lui semblait que Pétrone ne le comprendrait en aucun cas. Il était survenu quelque chose qui les séparait. Il ne voyait pas clair encore, même en lui.

Très faible, épuisé, il avait quitté le Transtévère pour revenir à sa délicieuse *insula* des Carines, et, les premiers jours, il avait éprouvé une certaine volupté à se retrouver dans ce milieu de bien-être et de luxe. Mais il sentit bientôt que tout ce qui avait constitué jusqu'à ce jour l'intérêt de sa vie, ou n'existait plus pour lui, ou descendait à des proportions infimes. Il sentait également que les cordes qui avaient relié jusqu'ici son âme à la vie avaient été tranchées, sans qu'on en eût tendu de nouvelles. L'idée qu'il pourrait gagner Bénévent, puis l'Achaïe, en vue d'entasser avec peine folies sur extravagances, lui parut misérable. « Pourquoi faire ? Que pourrai-je en tirer ? » se demandait-il. Pour la première fois il s'avisa que la conversation de Pétrone, son esprit, son élégance, ses brillantes idées, ses paroles choisies n'auraient pour effet que de le lasser. Mais, d'autre part, la solitude commençait à lui peser. Tous ses amis étaient à Bénévent avec César, tandis qu'il

était forcé de rester seul chez lui, la tête bourrelée de pensées, le cœur rempli de sentiments au milieu desquels il ne pouvait se retrouver. Par instants, il se figurait que s'il pouvait causer avec quelqu'un de tout ce qui se passait en lui, peut-être pourrait-il en saisir l'ensemble, le coordonner et le comprendre. Dans cet espoir, et après avoir hésité quelques jours, il se décida à répondre à Pétrone, sans bien savoir toutefois s'il enverrait sa lettre, qu'il rédigea en ces termes :

Tu veux que je te donne des détails, soit, j'y consens ; mais réussirai-je à être plus clair ? je l'ignore, car il est beaucoup de nœuds que je ne puis dénouer moi-même. Je t'ai parlé de mon séjour parmi les chrétiens, de leur façon d'agir envers leurs ennemis, parmi lesquels ils avaient le droit de nous compter, moi et Chilon ; de la bonté avec laquelle ils m'ont soigné et enfin de la disparition nouvelle de Lygie. Non, mon cher, ce n'est pas en tant que fils de personnage consulaire que l'on m'a épargné. Ces considérations n'existent pas pour eux : ils ont de même pardonné à Chilon, bien que moi-même je les eusse engagés à l'enterrer dans le jardin. Le monde n'a jamais vu de telles gens, ni entendu une telle doctrine. Je ne puis te dire autre chose, sinon que celui qui voudrait les mesurer à notre mesure se tromperait. Je puis t'affirmer, en revanche, que si j'étais couché, le bras cassé, dans ma propre maison, au milieu de mes gens, voire même de ma famille, j'aurais certes plus de confort, mais non la moitié des soins qu'ils m'ont prodigués.

Sache aussi que Lygie est un être absolument à part. Si elle eût été ma sœur ou ma femme, elle n'eût pu me soigner plus tendrement qu'elle ne l'a fait. Souvent j'ai pensé que l'amour seul pouvait inspirer tant de sollicitude. Maintes fois, je l'ai lu, cet amour, sur son visage et dans ses yeux, et alors, y croiras-tu ? au milieu de ces gens simples, dans cette misérable chambre, à la fois cuisine et triclinium, je me suis senti plus heureux que jamais. Non ! je ne lui étais pas indifférent, et mon opinion n'a pas varié sur ce point. Pourtant, cette même Lygie a quitté à mon insu la demeure de Myriam. Maintenant, je passe des journées entières, la tête entre mes mains, à me demander pourquoi elle a agi ainsi. Je crois t'avoir écrit que je lui avais proposé de la rendre aux Aulus. Elle m'a répondu que ce n'était plus possible, autant parce que les Aulus étaient partis en Sicile qu'en raison des bavardages des esclaves, lesquels, circulant de maison en maison, auraient tôt fait d'apporter jusqu'au Palatin la nouvelle de son retour.

César pourrait la reprendre. Et c'était vrai. Elle savait pourtant que je ne la persécuterais plus, que je renonçais à la violence et que, ne pouvant ni cesser de l'aimer, ni vivre sans elle, je l'introduirais dans ma maison par la porte ornée de guirlandes et la ferais asseoir à mon foyer sur la toison consacrée. Cependant, elle s'est enfuie ! Pourquoi ? Plus rien ne la menaçait. Si elle ne m'aimait pas, libre à elle de me repousser.

J'avais fait connaissance la veille d'un homme étrange, un certain Paul de Tarse avec lequel je m'étais entretenu du Christ et de sa doctrine ; sa parole était si puissante que chacun de ses mots me faisait l'effet d'ébranler les bases de notre monde. Ce même homme me rendit visite après le départ de Lygie et me dit : « Lorsque Dieu aura ouvert tes yeux à la lumière, lorsqu'il en aura fait tomber les taies, comme il a fait tomber la taie des miens, tu sentiras alors qu'elle a agi raisonnablement, et peut-être alors la retrouveras-tu. » Et voilà que ces paroles me torturent le cerveau comme si je les avais entendues de la bouche de la pythie de Delphes. Par moments, je crois y comprendre quelque chose. Tout en aimant les hommes, ils sont ennemis de notre manière de vivre, de nos dieux et... de nos crimes. Voilà pourquoi elle m'a fui. Lygie a fui en moi l'homme qui appartient à un autre monde, qui devait lui imposer une vie également criminelle aux yeux des chrétiens.

Tu me diras que, puisqu'elle pouvait me repousser, rien ne l'obligeait à s'éloigner. Et si elle m'aimait aussi, elle ? Dans ce cas, elle se dérobaît à son amour. À cette seule pensée, je voudrais envoyer des esclaves par toutes les ruelles de Rome, avec l'ordre de crier au seuil de chaque maison : « Lygie, reviens ! » Pourtant, je ne lui aurais pas défendu de croire en son Christ, à qui j'aurais moi-même élevé un autel dans l'atrium. Que m'importe un dieu de plus, et pourquoi ne croirais-je pas en lui, moi qui crois si peu aux anciens dieux ? Je sais de la façon la plus certaine que les chrétiens ne mentent jamais, et ils disent qu'il est ressuscité : or, un homme ne ressuscite pas !

Ce Paul de Tarse, citoyen romain, mais de race juive, et qui connaît les anciens livres hébraïques, m'a dit qu'il y a plus de mille ans les prophètes ont prédit l'avènement du Christ. Ce sont là choses extraordinaires, mais l'extraordinaire ne nous entoure-t-il pas de toutes parts et a-t-on déjà cessé de parler d'Apollonios de Tyane ? Paul affirme qu'il n'y a pas toute une troupe de dieux, mais un seul, et cela me paraît raisonnable. Sénèque est aussi de cet avis, comme beaucoup d'autres avant lui. Le Christ a existé, il s'est laissé crucifier pour le salut du monde et il est ressuscité. Tout cela ne

fait aucun doute. Je ne vois donc pas de motif de m'entêter dans l'opinion contraire ; pourquoi ne lui élèverais-je pas un autel, quand je suis prêt à en ériger un à Sérapis, par exemple ? Je ne ferais même aucune difficulté pour renier les autres dieux, les gens d'esprit raisonnable n'y croyant plus. Mais cela, paraît-il, ne suffit pas aux chrétiens. Ce n'est pas tout que de vénérer le Christ, il faut encore pratiquer sa doctrine ; cela équivaut à se trouver sur le rivage d'une mer que l'on vous ordonne de passer à pied. Si même je leur faisais la promesse de pratiquer leur doctrine, ils comprendraient que c'est là un son vide échappé de mes lèvres. Paul ne me l'a pas caché.

Tu sais combien j'aime Lygie et qu'il n'est rien que je ne fasse pour elle. Mais, le demandât-elle, je ne pourrais soulever dans mes bras le Soracte ou le Vésuve, ni faire tenir dans la paume de ma main le lac de Trasimène, ni changer mes yeux noirs en des yeux bleus comme ceux des Lygiens. Qu'elle le désire, je le désirerais aussi, mais je serais impuissant à le faire. Je ne suis pas un philosophe, toutefois je ne suis pas si sot que j'ai pu te paraître souvent. Voici donc ce que je te dirai : Je ne sais comment les chrétiens s'arrangent pour vivre ; mais, par contre, ce que je sais bien, c'est que là où commence leur doctrine, là finit la suprématie romaine, là finit Rome, là finit la vie, là n'existe plus de différence entre le vainqueur et le vaincu, le riche et le pauvre, le maître et l'esclave, là finit le gouvernement, là finissent César, la loi et tout l'ordre établi, et, à la place de tout cela, il n'y a plus que le Christ et une miséricorde que nous ignorons, une bonté contraire à tous nos instincts et conceptions romains. Lygie m'intéresse plus, je te l'avoue, que Rome entière et sa domination, et périsse le monde, pourvu que je l'aie, elle, dans ma maison. Mais là n'est pas la question. Il ne suffit pas aux chrétiens qu'on soit d'accord avec eux en paroles. Il faut sentir aussi ce qui est le bien et n'avoir rien autre dans l'âme. Les dieux m'en sont témoins, cela m'est impossible. Comprends-tu ce que je veux dire ? Quelque chose dans ma nature repousse leur doctrine, et si même ma bouche la glorifiait, si même je conformais ma conduite à ses enseignements, ma raison et mon âme me démontreraient que c'est par amour pour Lygie et que, sans elle, rien au monde ne me serait plus antipathique. Fait étrange, ce Paul de Tarse le devine, et de même, malgré son air de rustre et sa basse extraction, Pierre, ce vieux théurge, le plus grand parmi eux, et qui fut un disciple du Christ. Et sais-tu ce qu'ils font ? Ils prient, ils demandent pour moi une chose qu'ils appellent la grâce ; mais l'inquiétude seule me vient, et de plus en plus je languis de Lygie.

Je t'ai écrit qu'elle avait fui à mon insu. Mais en partant elle m'a laissé une croix confectionnée par elle-même avec de petites branches de buis. J'ai trouvé cette croix près de mon lit à mon réveil. Je la garde dans mon larium et, sans bien savoir pourquoi, je ne m'en approche qu'avec crainte et respect, comme si elle avait quelque chose de divin. Je l'aime, cette croix, parce que ses mains en ont lié les branches, et en même temps je la hais, parce que c'est elle qui nous sépare. Je crois y voir parfois des sortilèges et que le théurge Pierre, pour simple pêcheur qu'il se dit, est plus grand qu'Apollonius et tous ses précurseurs, et qu'il a jeté un sort sur Lygie, sur Pomponia, sur moi-même.

Tu me dis que, dans ma lettre précédente, on sent l'inquiétude et la tristesse. Je suis triste, parce que j'ai de nouveau perdu Lygie, et je suis inquiet, parce qu'il y a quelque chose de changé en moi. Je te parle en toute franchise ; il n'y a rien de moins conforme à ma nature que cette doctrine, et pourtant, depuis que je me suis heurté à elle, je ne me reconnais plus. Est-ce de la sorcellerie, est-ce de l'amour ? Circé transformait par son seul attouchement le corps des hommes : de même, on a transformé mon âme. Lygie aurait-elle pu le faire, ou, pour mieux dire, Lygie aidée de l'étrange doctrine qu'elle professe ?

Quand je quittai les chrétiens pour revenir chez moi, personne ne m'y attendait plus. On me croyait à Bénévent et que je ne reviendrais pas de sitôt. Je trouvai donc la maison en désordre et mes esclaves ivres autour d'un festin qu'ils s'offraient dans mon triclinium. Ils s'attendaient à la mort plutôt qu'à me voir apparaître, et certes, elle les eût moins troublés. Tu sais avec quelle rigueur je les dirige. Tous tombèrent à genoux et plusieurs s'évanouirent de terreur. Et moi, sais-tu ce que je fis ? Mon premier mouvement fut de faire apporter des fers rouges et des verges ; mais aussitôt je fus pris d'une sorte de honte et, le croirais-tu ? d'une certaine pitié pour ces misérables. Il se trouve encore parmi eux de vieux esclaves que, du temps d'Auguste, mon grand-père Marcus Vinicius ramena des bords du Rhin. Je m'enfermai dans ma bibliothèque, et là m'assaillirent des idées encore plus singulières, à savoir qu'après ce que j'avais vu et entendu chez les chrétiens, je ne devais plus agir vis-à-vis des esclaves comme je l'avais fait jusqu'alors, et qu'eux aussi étaient des hommes. Pendant deux jours ils vécurent dans l'effroi, pensant que je remettais le châtimeut à plus tard pour le faire plus terrible ; moi, je ne punissais pas, et je n'ai pas puni, parce que je ne le pouvais pas. Après trois jours, je les ai réunis et je leur ai dit : « Je vous pardonne ; tâchez, par la ponctualité de votre service,

de réparer votre faute. » À ces mots ils sont tombés à genoux, fondant en larmes, les bras tendus vers moi et m'appelant leur maître et leur père ; moi, je te l'avoue à ma confusion, j'étais ému aussi. Il m'a semblé qu'à ce moment, je voyais la douce figure de Lygie et ses yeux baignés de larmes qui me remerciaient. Proh pudor ! j'ai senti mes cils, eux aussi, se mouiller... Que te dirai-je ? Je ne puis me passer d'elle. Seul, je souffre, je suis très malheureux et ma douleur est bien plus grande encore que tu ne le supposes...

Quant à mes esclaves, non seulement le pardon que je leur accordai ne les corrompit point et n'affaiblit pas chez eux la discipline, mais jamais la menace du châtiment ne stimula leur zèle autant que le fit la gratitude. Non seulement ils me servent, mais il me semble que c'est à qui devinera mes désirs. Si je t'en parle, c'est uniquement parce que, la veille du jour où je quittai les chrétiens, comme j'objectais à Paul que la conséquence de sa doctrine serait de faire éclater le monde comme un tonneau démuné de ses cercles, il me répondit : « L'amour est un lien plus solide que la terre. » Et maintenant, je reconnais que, dans certaines circonstances, cette maxime peut être juste. Je l'ai contrôlée également d'ailleurs dans mes rapports avec mes clients qui, dès la nouvelle de mon retour, accoururent me saluer. Jamais, tu le sais, je ne me suis montré trop avare avec eux ; mais mon père déjà les traitait avec hauteur, et il m'a appris à faire de même. Eh bien ! maintenant, à la vue de ces manteaux râpés et de ces faces ravagées, j'éprouvai de nouveau de la pitié. Je leur fis donner à manger ; bien plus, je m'entretins avec eux, j'en appelai plusieurs par leur nom, j'en questionnai d'autres sur leurs femmes et leurs enfants et, là encore, j'aperçus des larmes dans les yeux, et il me sembla que de nouveau Lygie voyait cela, s'en réjouissait et m'encourageait... Est-ce mon esprit qui se met à déraisonner, ou l'amour qui trouble mes sens, je n'en sais rien ; mais je sais bien que j'éprouve sans cesse la sensation de ses regards fixés sur moi de loin et que je n'ose rien faire qui puisse l'attrister ou l'offenser.

Oui, Caius, on a transformé mon âme. En certains cas je m'en trouve bien, et d'autres fois je me tourmente à la pensée qu'on m'a ôté tout mon ancien courage, toute mon énergie d'autrefois et que, peut-être, on m'a rendu inapte non seulement aux conseils, au tribunal, aux festins, mais encore à la guerre. À coup sûr, ce sont des sortilèges.

Je te dirai aussi ce qui m'est venu à l'esprit durant ma maladie : si Lygie avait ressemblé à Nigidia, à Poppée, à Crispinilla, et à tant d'autres de nos divorcées, si elle avait été aussi impudente, aussi impitoyable et

aussi débauchée qu'elles, je ne l'aurais pas aimée comme je l'aime. Mais puisque je l'aime à cause de ce qui me sépare d'elle, tu peux juger quel chaos il y a dans mon âme, vers quelles ténèbres je m'avance, à quel point ma route est incertaine et combien j'ignore ce qu'il me faut faire. Si l'on pouvait comparer la vie à une source, je dirais qu'il coule dans la mienne de l'inquiétude et non de l'eau. Je vis dans l'espoir de la revoir, et parfois il me semble que ce jour doit venir. Sera-ce dans un an, dans deux ? Je n'en sais rien et ne puis le prévoir.

Je ne quitterai pas Rome. Je ne pourrais souffrir la société des augustans ; de plus, dans mon chagrin et dans mon inquiétude, une seule pensée me réconforte : c'est que je suis près de Lygie ; que, par le médecin Glaucos, qui a promis de venir me voir, ou par Paul de Tarse, j'entendrai peut-être parler d'elle. Non, je ne quitterais pas Rome, même si l'on m'offrait le gouvernement de l'Égypte. Sache aussi que j'ai fait faire par un sculpteur une pierre tombale pour Gulon, que j'ai tué dans un moment de fureur. Je me suis souvenu trop tard qu'il m'avait porté dans ses bras et que, le premier, il m'avait appris à bander un arc. Je ne sais pourquoi, maintenant, son souvenir se réveille en moi, semblable à un regret, à un remords... Si ce que je t'écris te surprend, je t'avouerai que je n'en suis pas moins étonné moi-même ; mais je t'écris la vérité. Adieu.